

JACQUES SPITZ

LE VOYAGE MUET

3^e édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)

LE VOYAGE MUET

DU MÊME AUTEUR

La Croisière indécise (*N. R. F.*)

Le Vent du Monde (*N. R. F.*)

La Mise en Plis (*Editions du Logis*).

JACQUES SPITZ

LE VOYAGE MUET

Septième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à sept cent cinquante-six exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane n. r. f., dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à c; six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce, marqués de a à q, six cents destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 600, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 601 à 630.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1930.

On part. Le fâcheux est qu'on emporte sa personne. Au moins l'avais-je toujours pensé, jusqu'à certaine expérience que je fis jadis :

M'avisant que la présence de bagages transformait le voyage en entreprise de transports, je me bornai à mettre dans ma poche les trois ustensiles associés à ma toilette, et je partis, mains vides et bras ballants, prévoyant d'étonnantes joies. Ce voyage-là fut sinistre : je n'avais plus rien à

faire. Et je dus subir toutes sortes d'avanies dans les hôtels.

Depuis, j'accepte plus volontiers de m'emmener moi-même. Les pensées qui, certes, me lassent, me chargent pourtant d'un lest secourable.

Pourquoi partais-je? Rien, pas même un vague désir ne m'invitait à le faire. Mais l'absence de raisons devenait une raison. On allait me voir dans des lieux où rien ne justifiait, ni n'interdisait ma présence. J'allais montrer à des rues et des campagnes que l'on peut être parmi elles, comme elles sont elles-mêmes, sans intentions, sans souvenirs, en dépit des significations dont on les accable pour excuser celles que l'on veut se donner.

Le train me laissa dans une ville étalée au soleil d'un après-midi dominical. Le silence des rues chaudes était imprégné de l'ennui des siestes en province. Mais le plus délicat des stupéfiants, la fatigue, me protégeait contre l'ambiance, et je ne me sentais occupé que de l'accueil à espérer de ma chambre d'hôtel. Si la figure du confort moderne remplace pour moi, avantageusement, les sourires sur les quais d'arrivée, encore faut-il que je la trouve.

Après, je sortis pour offrir des choses faciles au jeu d'un esprit lassé par le voyage et incapable d'altitude. Je m'abandonnai à une suite de sensations sans prolongements : la couleur ocre des murs, le sens décoratif d'enseignes incompréhensibles, la laideur persistante des immeubles... Un jardin public, dont le contour sur le plan de la ville me plut, fut le but de mes pas. A l'ombre, assis devant deux petites filles qui se laissaient caresser par un jeune garçon, je pus commencer à méditer sur l'intérêt que je trouvais à avoir amené ma personne en ce point du globe.

Il n'en fallut pas plus pour m'arracher à cet endroit tranquille. Je ne pus accepter de me voir, après la consommation de volonté que nécessite un départ, assis bonnement sur un banc ordinaire. Perdant toute noblesse, j'empoignai un guide et me lançai à travers les rues. Je stationnai sur des places. Je longeai un fleuve. Je tournai autour de pièces sculptées. Je lus,

devant l'objet même auquel elles se rapportaient, des lignes microscopiques, pesantes de renseignements historiques. Tout était hideux et souillé d'êtres tristes entre lesquels je me glissais avec précaution de peur de je ne sais quelle contagion. Puis le soir vint, l'ombre se tassa sur les hideurs. Des lumières multiplièrent ce qui brille. La vie, plus abondante, emplit la rue. Le visage nocturne d'une ville, tente. La fatigue, muée en désir, me communiqua pour un temps, sous couleur de curiosité, le goût de cette magie faite d'inconnu, de chair, d'ombre; cette pâte où se mêlent rues, odeurs, bruits, et d'où l'insistance du promeneur parvient à extraire les appels, les invitations furtives en quoi semble se concentrer toute la féminité de la ville. Mais je retrouvai, avec plus de sympathie encore, la blancheur des couloirs de mon hôtel.

Ainsi, au premier jour du voyage, la représentation est déjà commencée,

mais le spectateur n'a point encore eu le temps de prendre nettement conscience de son rôle, non plus que de son importance dans la qualité du spectacle.

A l'aube, je posai les pieds sur la margelle de la fenêtre pour offrir l'appui de mes jambes à une feuille de papier. D'adopter cette attitude négligente, que je voulais méprisante, me consolait, plus que ne me permettait, de me livrer à une opération risquée avec aussi peu de passion que mon voyage même. Cependant, ne pouvant atteindre le degré de bassesse où l'on prend des notes, j'écrivais :

« Si je considère ma personne
« pour y trouver un trait un peu net,
« je ne parviens à noter comme cer-
« tain que mon goût pour les femmes.

« Sur tout le reste, une vapeur s'é-
« tend, faite d'indifférence pour le
« monde extérieur, de scepticisme à
« l'égard du succès de mes actes pos-
« sibles, de doute quant à l'orienta-
« tion de mes aspirations.

« Rien de ce qui m'entoure n'arrête
« mon regard, ni ne me tente. Rien
« de ce que je crois, par éclairs, dis-
« tinguer en moi ne me plaît. On di-
« rait qu'il suffit que je me sois déter-
« miné dans un sens pour m'en don-
« ner le dégoût; je ne me trouve
« qu'afin de mieux savoir ce que je
« déteste. Mon refuge contre ma to-
« tale destruction est ainsi ce vague
« même que je déplore.

« A cette débâcle de ma vie, j'as-
« siste en spectateur. Toute attitude
« qu'il faudrait choisir pour échapper
« à ce chaos me répugne par sa va-
« nité et son ridicule.

« Si ma raison se tourne vers les
« choses pour s'en prouver le néant,
« elle ne s'épargne point. Elle fut
« même la première en butte à elle-

« même. Maintenant, le sentiment
« de sa vanité subsiste seul au milieu
« de son pouvoir corrosif. Aussi s'il
« me plaît de chercher des certitudes,
« c'est en dehors d'elle que je vais
« les prendre, et je mets au premier
« rang ces émotions qui échappent à
« sa persécution et aux pieds des-
« quelles meurt mon indifférence :

« Les femmes. Il ne s'agit pas de
« pâmoisons, ni de soupirs. Point en-
« core d'un simple goût pour une
« compagnie qui peut être agréable.
« Mais, très exactement, du trouble
« cérébral où me jette mon désir
« quand il s'émeut devant une forme
« souhaitable. Là, par une représen-
« tation de chair et le canal de mes
« sens, je suis attaqué, avec une sû-
« reté qui m'enchante, au seul point
« vulnérable de mes brumes. Un sou-
« rire fait glisser les écrans. Mon dé-
« sordre intérieur s'éclaire. La lu-
« mière s'étend au delà. Elle laisse
« apparaître à la surface des choses
« tout un réseau de possibilités

« d'ivresses. Il me paraît que, peut-
« être, je me rattache à l'univers, et
« que nous échangeons nos significa-
« tions mystérieuses. »

Fuyant ces réflexions, j'allai promener dans un musée une ignorance toujours satisfaite d'être révélée à elle-même. Mais ici, les choses à voir étaient assez compréhensibles : des momies, arrachées à leur bain de sable et, dans l'air rongeur, mourant doucement du mal du pays infernal. Leur nombre faisait leur dignité. On les présentait à tous les stades du dépouillement : d'abord dans leurs auges de pierre ; puis sous les couvercles successifs des sarcophages, qui se levaient un à un pour laisser enfin apparaître la longue amande de lin écru. Enfin les réseaux de bandelettes s'ouvraient sur une face de parchemin noirci, honteuse d'avoir été si longtemps disputée au néant. Au long des murs, d'interminables files de crânes interrogeaient mon dos de visiteur so-

litaire. Mon pas, sur les dalles, répondait en faisant trembler les vitrines.

Je remontais à travers les dynasties. La liberté des attitudes allait en s'accroissant. Les vieux ancêtres, loin d'être emmaillotés, reposaient sur un lit, jambes écartées, la nuque soutenue par un pied de bois. A une époque très archaïque, le corps était seulement roulé dans un panier d'osier : pour un voyage, une attente de quelques heures avant le réveil.

Les restes de toutes ces images mortes semblaient ne s'être conservés que pour mieux témoigner combien leur vie avait été inutile et vaine. Et c'est tout imprégné de l'âpre vérité de cette pensée, qu'arrivé au terme des galeries, on se penchait sur le dernier sarcophage. Il contenait deux squelettes et un écriteau annonçant qu'à l'ouverture du couvercle, on les avait trouvés étroitement enlacés « dans l'attitude du baiser ». Les deux crânes joignaient donc avec docilité leurs dents.

D'avoir placé à point nommé cette étreinte macabre pour forcer à la méditation, et obliger le plus sceptique des visiteurs à reconnaître au moins à ces ossements inutiles le mérite de lui avoir transmis la vie, était d'une grossière sentimentalité qui, d'abord, me fit ricaner. Puis, je trouvai piquant de m'y abandonner, d'autant plus que, seul, je n'avais pas à craindre d'en rougir. Une émotion, me disais-je à titre d'excuse, ne s'impose point seulement par sa qualité, mais encore par son intensité, généralement puissante dans ce qui est vulgaire. Alors, me laissant aller, je songeai : « Désir, feu follet d'éternité dansant sur la mélancolie de l'ossuaire... » et je continuai quelque temps sur ce ton.

Ramené à la ville par la flèche des « Sorties », je me portai à l'inspection des lieux, de ce même mouvement d'attention qu'avait déclenché en moi la visite au musée. Tout était plus laid que la mort. Je compris que j'avais du

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ROMANS ET NOUVELLES

parus du 1^{er} juillet 1929 au 30 juin 1930

- COLETTE ANDRIS : La Femme qui boit (*collection Les Livres du Jour*)
MARCEL AYMÉ : La Table-aux-Crevés (*Prix Théophraste Renaudot 1929*)
MARCEL AYMÉ : La Rue sans nom
MARCEL AYMÉ : Brûlebois
BERNARD BARBEY : Toute à Tous
MARC BERNARD : Zig-Zag (*collection Jeunes*)
MASSIMO BONTEMPELLI : Le Fils de Deux Mères (*traduit de l'italien par Emmanuel Audisio*)
HENRI BOSCO : Le Quartier de Sagesse
PIERRE BOST : Anaïs
MARCEL BRION : Le Caprice Espagnol
GEORGES CHENNEVIÈRE : Le Tour de France
G. K. CHESTERTON : Le Secret de Père Brown (*traduit de l'anglais par Mme F. Maury*)
MARIE-ANNE GOMNÈNE : Rose Colonna
HENRI DEBERLY : Anguette le Main
JACQUES DECOUR : Le Sage et le Caporal
DRIEU LA ROCHELLE : Une Femme à sa Fenêtre
ANDRÉ DHOTEL : Campements (*collection Jeunes*)
LOUIS ÉMIÉ : La Nuit d'Octobre
FERNAND FLEURET : Jim Click
LOUIS FRANÇIS : Les Nuits sont Enceintes
WALDO FRANCK : Jour de Fête (*traduit de l'anglais par André Cuisenier et Pierre Sayn*)
ANDRÉ GIDE : L'École des Femmes
MARCEL JOUHANDEAU : Astaroth
JACQUES DE LACRETELLE : Amour Nuptial (*Grand Prix du Roman de l'Académie Française 1930*)
JACQUES DE LACRETELLE : Le Retour de Silbermann
ANDRÉ LANG et RENÉ LEHMAN : Tarakanowa (*collection Les Livres du Jour*)
ENRIQUE LARRETA : Zogoibi (*traduit de l'espagnol par F. de Miomandre*)
ANDRÉ MALVIL : Septentrion
JACQUES MARCIREAU : L'Auberge (*collection Jeunes*)
MERÉDITH : La Maison de la Grève (*traduit de l'anglais par Henriette Connes*)
MARGUERITE et HENRI MEMBRÉ : Non Lieu
LUIGI PIRANDELLO : Un, Personne et Cent Mille (*traduit de l'italien par Louise Servicen*)
JEAN PRÉVOST : Les Frères Bouquinquant
BOLESŁAW PRUS : L'Avant-Poste (*collection Polonaise, traduit par Maria Rakowska*)
ADAM SZYMANSKI : Hanusia (*collection Polonaise, traduit par Franck L. Schoell*)
RENÉ TRINTZIUS : Deutschland
PIERRE VÉRY : Pont-Égaré
ÉMILE ZAVIE : Les Dieux de la Tribu
ÉMILE ZAVIE : Les Beaux Soirs de l'Iran
ÉMILE ZAVIE : La Retraite